



Le feuilleton
D'ÉRIC CHEVILLARD

Ecrire après Tchernobyl



LE PASSÉ nous est généralement mieux connu que l'avenir. Je me souviens qu'Iris m'a mordu, hier, quand j'ai voulu caresser sa joue. Mais

comment réagira Marion, ce soir, quand je risquerai le même geste ? Or ce principe n'est pas d'une telle évidence et ne se vérifie pas toujours. Ainsi, en dépit de nombreuses hypothèses vraisemblables, nous ignorons encore aujourd'hui ce qui a entraîné la disparition des dinosaures alors que nous savons qu'une catastrophe nucléaire sera cause de la nôtre. L'absence de suspense apparaîtrait même comme réhébitorique si l'aventure humaine était l'œuvre d'un narrateur qui nous la livrerait par épisodes et je vous prie de croire que je serais sans pitié pour lui dans ma chronique. L'humanité sera anéantie par une catastrophe nucléaire, c'est inexorable. Demeure, il est vrai, une vague incertitude quant à la date exacte de l'événement. Deux ou trois générations iront peut-être encore jusqu'au bout de leur âge. En fait, cela peut se produire à tout moment. Aurai-je seulement le loisir de tendre la main ce soir vers le doux visage de Marion ?

C'est un livre qui m'autorise à être si péremptoire, un livre terrible et très étonnant de l'écrivain espagnol Javier Sebastián (né en 1962), *Le Cycliste de Tchernobyl*, auquel je ne connais pas d'équivalent, qui allie la plus grande rigueur historique, documentaire à la plus folle liberté d'invention. L'auteur le précise en préambule, son roman « s'inspire de certains épisodes de la vie du physicien Vassili B. Nesterenko, mort à Minsk en 2008 ». Ce dernier occupait de hautes responsabilités à la fin de l'ère soviétique, puisqu'il supervisa notamment le projet Pamiir, destiné à déjouer la surveillance des satellites américains. Il conçut pour cela une centrale nucléaire mobile, capable d'alimenter en énergie des missiles itinérants. L'atroce petite merveille technologique était tout juste au point lorsque, le 26 avril 1986, l'explosion du réacteur de Tchernobyl libéra un nuage radioactif qui allait faire des centaines de milliers de victimes et changer le physicien nucléaire Vassili Nesterenko en humaniste.

Mais Javier Sebastián n'ouvre pas son roman sur le récit de la catastrophe. Tout commence vingt-cinq ans plus tard dans un self-service des Champs-Élysées où se trouve présent le narrateur, un fonctionnaire espagnol venu participer à la Conférence internationale des poids et mesures en tant que membre de la commission kilo. Il remarque là un vieil homme hagard, seul à sa table, et il le conduit obligamment au Samu social. L'administration française déploie aussitôt toute son



JEAN-FRANÇOIS MARTIN

efficacité pour embrouiller une situation simple et décrète que l'inconnu est son père. Il est sommé de le prendre en charge.

« Ne les laissez pas me tuer », murmure seulement celui-ci, qui n'est autre que Nesterenko revenu de l'enfer. La fiction ici développe en fable le destin réel du physicien. Dans les faits, celui-ci consacra son temps, après Tchernobyl, à parcourir la région avec un spectromètre afin de mesurer le taux d'irradiation des enfants et de leur porter secours. L'intoxication était

l'œuvre aussi des services de désinformation de l'Etat et Nesterenko n'eut de cesse de la dénoncer, alertant l'opinion internationale sur l'ampleur réelle du désastre. Pressions du KGB, attentats, menaces, il eut droit en contrepartie à toutes les formes d'intimidation dont le régime soviétique, même vacillant, avait le secret.

Dans le livre, avant d'échouer à Paris, il se réfugie symboliquement à Pripiat, la ville voisine de Tchernobyl, évacuée après l'explosion, comme si c'était là pour lui le lieu le plus sûr. Il survit avec une petite communauté de personnages excentriques, malades et obstinés, et parvient presque à créer là une utopie dérisoire et condamnée, les « colons de la vie radioactive ». On y croise des pillards, un chanteur en perdition, des femmes esseulées, des réfugiés politiques, un chauffeur de bus qui fait visiter la zone aux touristes en mal de sensations fortes et vend sur Internet

Javier Sebastián décrit l'épouvante des scientifiques et la confusion des politiques dans une sorte de reportage extrêmement angoissant

des flacons contenant des insectes mutants et des bêtes mal formées.

En contrepoint ironique, tandis que Vassili Nesterenko s'efforce dans l'indifférence générale de déterminer le taux de becquerels par kilo tolérable pour l'organisme humain, Javier Sebastián nous montre la petite équipe de fonctionnaires européens ratiocinant autour des étalons de poids et mesures et se disputant stratégiquement les postes de pouvoir.

L'auteur revient aussi sur les différentes causes possibles de l'accident de Tchernobyl. Il décrit, en ce jour d'avril 1986, l'épouvante des scientifiques et la confusion des politiques dans une sorte de reportage extrêmement angoissant inséré au cœur du livre. Puis nous apprenons pourquoi tant de centrales sont bâties sur des sols instables : il leur faut beaucoup d'eau pour fonctionner. Or « les rivières, en général, suivent les failles géologiques ». Et donc, en effet, nous sommes morts. Ce livre lucide et douloureux – mais qui attrape aussi quelque chose de la démesure russe – ne manquera pas de développer chez le lecteur, à défaut des anticorps qui le prémuniraient contre la contamination prochaine, cette conscience du pire qui est le premier stade de la révolte. ■

LE CYCLISTE DE TCHERNOBYL
(El Ciclista de Chernóbil),
de Javier Sebastián,
traduit de l'espagnol par
François Gaudry,
Métailié 208 p., 18 €.